

BRAND SOUFFY



MÈRES  
PRIMALES

 libres d'écrire

© Brand Souffly – 2017

ISBN (livre) : 978-2-37692-045-8

ISBN (eBooks) : 978-2-37692-029-8

Corrections : Brand Souffly

Mise en page : Libres d'écrire

Couverture : Libres d'écrire

Illustration de couverture : © Knel

[www.libresdecire.com](http://www.libresdecire.com)

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

BRAND SOUFFY

# Mères primales

 libres d'écrire

*Toute espèce qui ne se modifie, ni ne s'améliore à proportion de l'Évolution de ses concurrents est vouée à l'extermination.*

Charles DARWIN  
« L'Origine des Espèces »

## CHAPITRE PREMIER

Les barques à fond plat glissaient sur le plan d'eau du Parc de l'Orangerie, fendant des flots immobiles, troublant voluptueusement une vase depuis longtemps endormie. Je contemplais ces hommes de tous âges qui ramaient comme des galériens pour emporter leur amie, leur épouse ou leur fiancée, dans une croisière fantasmée. Des bataillons désordonnés de jacinthes et d'iris avaient colonisé les rives et empêchaient toute escale impromptue. J'avais le bête sentiment que chaque coup de rame les rapprochait davantage d'un naufrage que de cette fabuleuse terre promise qu'à mon tour j'avais tant espérée offrir à ma fille.

Car après avoir défié une cascade pour de rire, déjoué les tamponnages avec d'autres embarcations, et après quelques ronds dans l'eau, les couples reprenaient pied dans le tragique présent. Ces quelques instants en suspension, figés par une houle définitivement morte, les avaient projetés dans une autre dimension gavée d'été et de paresse. Des exclamations toutes féminines, les vêtements mouillés et la virile attitude des capitaines de fortune, contribuaient à fourbir des mines réjouies, sinon comblées à ces équipages éphémères dont je fus il y n'y pas si longtemps...

J'observais cette espiègle effervescence de mon banc favori, situé un peu en retrait de l'allée principale, dans le parc même. Le ronronnement des voitures s'essouffait sur les voies qui bordaient l'un des poumons verts de Strasbourg. J'avais encore du temps devant moi, j'embaucherais seulement à vingt heures, ce qui me laissait toute l'après-midi pour profiter du calme prisonnier des arbres du parc.

À cause de la canicule de ce mois d'août, impossible de rester cloîtrée dans mon studio en journée. Mon logement répondrait davantage à l'appellation de mansarde, car directement emboîté sous les tuiles par un propriétaire pour lequel chaque centimètre carré de plancher a pour vocation de se paver d'or. La chaleur s'y accumule dès le lever du soleil, il n'y a qu'au cours de la nuit qu'elle se dissipe un peu. C'est la raison principale pour laquelle j'ai demandé au professeur Brinder de pouvoir changer d'horaire et de permuter avec une collègue dont la présence en matinée et soirée serait davantage profitable à sa famille.

C'était d'ailleurs elle-même qui avait amené cette idée, car maman d'une petite fille qui ira en maternelle à la rentrée et mariée à un chauffeur routier aux horaires anarchiques, cela l'arrangeait de même. Tout le monde était tombé d'accord pour que mon planning soit décalé dès le début de cet été.

L'autre raison était plus personnelle : le sommeil ne survenait jamais avant deux heures du matin, et ce n'était pas la faute à la seule moiteur estivale. Pour avoir constaté les effets des psychotropes sur des biens-portants, je me refusais ce prétendu confort qui, en dépit des précautions prises, diffuse et abandonne des empreintes invisibles dans le sang. La facilité pour m'en procurer des poches pleines à l'hôpital ne m'a jamais incitée à succomber à cette commodité.

Le professeur Brinder, un médecin de la vieille garde, donc à priori indulgent et familier, m'avait prise en affection et me prodiguait des conseils en sophrologie.

C'était aussi vers lui que je m'étais tournée lorsque ma grossesse a connu ses premières complications. Non seulement !

Il y a deux ans, aux prémices de l'hiver, un jogger mal réveillé m'a percutée sur mon trajet vers la clinique. Je n'habitais pas encore le studio étuve situé dans ce quartier plutôt aisé. Il m'a spontanément apostrophée alors que je n'avais qu'une priorité : entamer ma journée d'aide soignante ; puis une hâte : celle de me soustraire à son assiduité par trop matinale. Son allure athlétique que je devinai entretenue, son étrange détermination à vouloir à tout prix me parler sans nous connaître, ses mots choisis, parfaitement adaptés à un tel abordage hussard, m'amuserent après m'avoir passablement agacée. Mais ce furent ses yeux bleus cobalt intense qui parvinrent à ébrécher définitivement mon négligent vœu de célibat.

À vingt-cinq ans, je me considérais, en toute objectivité, telle une gracieuse citadelle, capable de résister le temps qu'il faut pour ne pas laisser l'assiégeant. Car comble de ma liberté, j'avais tout loisir de choisir mes partenaires. J'étais tout aussi capable de passer une nuit entière en boîte et de retourner au boulot au petit matin sans que des cernes perfides me dénoncent. Mais je m'éloigne du sujet...

Je dus me résoudre à considérer que ce champion se montrait plus dégourdi, plus chaleureux, plus persuasif aussi, plus en tout cas que certains cliniciens et infirmiers qui cherchaient juste à faire baisser leur taux de testostérone vite fait sur le coin d'une table. Lionel, il s'appelait. Nous nous sommes revus le soir même et j'ai dû brandir tous mes préjugés de fille sage qui ne couche pas le premier soir, pour ne pas m'allonger illico sur un simple claquement de ses doigts.

Ma dernière aventure datait : un interne chilien inépuisable. Ceci expliquant sûrement cela...

Nous nous sommes fréquentés un bon mois avant qu'il ne me propose de m'installer chez lui, dans un appartement trois-pièces à l'étage d'une maison individuelle à la Roberstau. Il m'avait solennellement invitée à l'une de ces fameuses « croisières » sur le plan d'eau du parc de l'Orangerie, au cours de laquelle il m'a fait cette offre que j'ai acceptée. J'ai aussitôt résilié mon bail précédent, car habiter à quelques encablures de la clinique, il n'y a pas eu une seconde d'hésitation. Par ailleurs, il se

montrait très attentionné au quotidien, très doué au lit et même partout où c'était possible, comme s'il se dictait une performance perpétuelle. Je ne m'en plaignais pas, tant et si bien que je me suis retrouvée enceinte. Il m'apparut que nous n'en avions jamais discuté, en tout cas un bébé ensemble n'était pas en projet, notre vie amoureuse n'en était qu'à ses débuts.

Lionel prit très mal cette grossesse surprise et son attitude changea du jour au lendemain. Me reprochant de l'avoir piégé, ne l'ayant pas informé de mon défaut de contraception, il ne me toucha plus. Il ne me l'avait pas demandé non plus, si je prenais mes précautions, ai-je pensé bien après.

Et lorsque je revenais de la clinique, la plupart du temps il n'était pas là. J'ignorais ce qu'il pouvait faire de ses journées, je ne savais même pas la nature de son boulot.

Il restait vague sur ce sujet, en prétendant travailler dans le commerce. Je n'ai jamais su lequel. Mon inconséquence se confirma : je m'étais engagée sans réfléchir, submergée par la frivolité et le plaisir que j'en retirais.

Je pris subitement conscience que je résidais dans un logement dont je pouvais être expulsée sans le moindre préavis, n'ayant pas cosigné de bail, n'ayant pris, non plus, aucune précaution pour m'assurer ce toit. Ni un autre de substitution en prévision d'un quelconque impondérable.

Et constat rétroactivement alarmant : ignorante de l'état civil complet de mon amant, devenu par la grâce de sa paternité importune, un colocataire fantôme.

À part quelques phrases amputées de toute honnêteté et jetées en pâture à mon inquiétude, Lionel ne répondait pas vraiment à mes questions, fussent-elles d'ordre pratique. Comme le budget pour la nourriture, celui à consacrer à l'électricité et à l'eau. Ma participation aux frais domestiques aurait été toute naturelle ; mon salaire était viré tous les mois et mon indépendance était au prix de mon implication. J'avais le sentiment que cela ne le concernait pas, ou alors de très loin. Aucun de ses papiers ne traînait jamais dans l'appartement, sa carte de crédit ne



sortait plus de sa poche pour m'inviter à dîner, plus étonnant encore, aucun courrier n'arrivait jamais à cette adresse. Nous ne faisons que nous croiser, de moins en moins souvent d'ailleurs, jusqu'au jour où il ne revint plus du tout. Il n'y avait plus rien qui puisse rappeler qu'un homme avait un jour habité ici. Plus de lotion après rasage ni de brosse à dents, ses chaussures de marque, ses vêtements taillés sur mesure, avaient tout simplement disparu.

Le propriétaire viendrait sûrement aux nouvelles, si d'aventure le loyer n'était plus payé. J'ai décidé de m'en ouvrir au professeur Brinder, il était toujours de bon conseil. C'était bien lui qui avait appuyé ma candidature à ce poste d'aide-soignante. Il connaissait mon dossier professionnel, voire ma vie entière, mieux que quiconque. Ses arguments en ma faveur n'en contenaient que plus de poids :

« Cette jeune femme, Louise, mérite que l'hôpital lui offre sa chance. Elle n'en a pas eu des tonnes depuis sa naissance. Elle vient avec de bonnes références en plus de son diplôme. »

J'en aurais pleuré, tellement je lui étais reconnaissante. Déjà pour avoir validé mon embauche, mais surtout pour l'évocation certes appuyée de mes épreuves passées. Et maintenant j'allais encore le solliciter pour lui faire part de mes ennuis sentimentaux. Il était devenu comme un père pour moi, mieux : un confident.

C'était sur son conseil que j'avais pris sur moi de garder l'enfant. Le professeur était obstétricien et quelquefois assistait les parturientes les plus solvables à accoucher. « Celles bénéficiaires d'une bonne complémentaire. Tant qu'à faire ! » Il en riait de son opportunisme que je présumais de pacotille ; l'argent n'étant pas son moteur premier, selon lui, mais il était néanmoins comptable de la rentabilité de cette clinique privée. Il siégeait au conseil d'administration et avait son mot à dire. D'où l'embauche en C.D.I. de celle qui allait être sa protégée : moi, Louise Renaud.

Comme je l'avais craint, le propriétaire de l'appartement se manifesta le mois suivant. Le loyer n'était plus réglé et il n'avait plus de nouvelle de Lionel, le signataire du bail. « Moi non plus » lui répondis-je.

La caution avait été déposée en espèces, ce qui semblait contraire aux mœurs locatifs, et de surcroît personne ne s'était porté garant. Décidément, le père de mon enfant baignait dans le mystère le plus absolu. Maintenant qu'il avait complètement disparu de la circulation, je me retrouvai toute seule, confrontée à une nouvelle donne pas choisie non plus. J'ai battu ma coulpe, je m'étais montrée très légère. « Écervelée » avait grondé mon tuteur de service.

Le professeur Brinder passa aimablement quelques coups de fil et réussit à me dégoter cette chambre mansardée au troisième étage dans un immeuble proche de mon lieu de travail, avec un loyer tout de même acceptable, et signa aussi en tant que cautionnaire. Ce dont je lui sais gré.

Les douleurs qui me cravaient le ventre n'étaient pas uniquement la conséquence d'activité soutenue à la clinique.

Vu mon état, on avait considérablement aménagé mon emploi du temps, je n'effectuai plus de portage, ni de toilettes aux malades. On m'avait orientée vers la lingerie, au sous-sol, ce qui en fin de compte ne m'arrangeait pas davantage, puisque la chaleur combinée à l'humidité qui y régnait, ajoutée aux vapeurs délétères des détergents, m'occasionnait des faiblesses accompagnées de vertiges. Ma proximité avec l'obstétricien fut encore une fois mise à l'épreuve. Brinder m'ausculta, pratiqua une amniocentèse, demanda des analyses diverses, pour finalement rendre un diagnostic irrévocable : le fœtus se développait mal et les risques pour la mère augmentaient avec la durée de la gestation. Il semblait si désolé, ayant lui-même encouragé « sa » Louise à garder cet enfant.

Je me demandai si les douleurs maintenant persistantes ne constituaient pas un sursaut de vitalité de cet être qui s'accrochait ainsi en triturant chaque fibre de ma chair intime. Brinder me réconforta comme il savait le faire lorsque des drames similaires frappaient des

parents effondrés. Ce bébé n'était pas désiré comme on l'entend dans un contexte de parenté classique, mais de le savoir en danger me rongea plus que je ne l'aurais jamais imaginé. Une vie donnée sur un coup de rein avait-elle la faculté de pardonner l'imprudence grâce, ou à cause de laquelle, elle est apparue ?

Et l'avortement thérapeutique proposé par Brinder ne ferait-il pas de moi une mère infanticide ? Devant mon désarroi, il m'ordonna de prendre deux semaines d'arrêt. Un midi il m'appela sur mon portable pour m'inviter à déjeuner dans une brasserie du centre ville. Hors du contexte aux relents de désinfectant, il mit peu de temps à me convaincre de la nécessité de procéder à cette opération médicale abortive dont il se chargerait lui-même. On n'était pas confronté à un IVG – sigle qui implique le mot volontaire – mais plus concrètement à une interruption de grossesse contrainte de par le danger que je coure selon lui, une I.M.G, une interruption médicale de grossesse. Les termes techniques ne rassuraient pas plus, mais avaient le mérite de poser la situation et de conclure à son dénouement inévitable. Et à me déculpabiliser en partie...

Le jour dit, je me suis retrouvée dans un bloc opératoire de ma clinique, entourée de l'une ou l'autre collègue dont l'estime semblait sincère. Elles me prodiguèrent des encouragements pendant que je m'endormais. Brinder avait tenu à m'éviter les sensations paradoxales que provoquerait, selon lui, son intervention.

La chambre dans laquelle je suis revenue à moi embaumait le muguet. Quelqu'un avait anticipé que cette fleur aux multiples clochettes sonnerait les mâtines pour mon réveil. Assez vite, je perçus qu'un grand néant s'était substitué à la boule de vie qui avait germé dans mon ventre.

– Rien que du connu ! me rassura encore Brinder en prenant ma tension.

Il me prescrivit encore deux semaines de repos supplémentaires et je repris mon travail sans être véritablement à mon avantage. Il y avait maintenant ce vide qui continuait à se creuser malgré moi ; j'étais

confrontée à une déception de femme qui n'a pas réussi à porter cette vie jusqu'à son terme.

Une frustration légitime à laquelle seul un dialogue constructif pourrait donner le coup de grâce. Le professeur faisait aussi office de cellule psychologique en distillant ses conseils, m'obligeant à trouver en moi les solutions qui me conviendraient le mieux. Les fondamentaux de la sophrologie...

Sous le patronage de mon pygmalion, je découvris presque toute seule que mon ventre pouvait encore accueillir du monde. Je me comprenais. Et cela le faisait rire. J'avais affaire à un homme solitaire dont la réputation professionnelle était toujours intacte car dévouée à la seule médecine. À ma connaissance, depuis que je travaillais à la clinique, rien de rédhibitoire n'était jamais venu à mes oreilles. Sa vie n'était que professionnelle et entièrement réservée à ses patientes.

« Brinder fait partie des murs ! » se gaussaient les autres médecins. Son âge se dissimulait sous des cheveux devenus prématurément blancs et épars ; je lui accordais le bénéfice du doute quant à l'âge de ses artères : au moins quarante cinq ans, en cause, son abdomen d'épicurien masqué par une ceinture assez large pour ce faire.

Pour ce qui me concerne, je suis née de parents inconnus, donc essentiellement absents, rescapée de l'ARS (Agence Régionale de Santé), j'ai très spontanément effectué un transfert vers ce brasier de compassion en le professeur. Ce n'était pas forcément un père de substitution que je cherchais, mais plutôt un peu de chaleur et d'écoute. Ce qu'il m'offrait sans restriction. Bien que souvent il n'avait que peu de temps à me consacrer. Les plus médisantes de mes collègues jasaient quant à notre proximité. Pourtant, il n'eut jamais de geste qu'on qualifie de déplacé, mais me prenait souvent par l'épaule, comme pour me protéger. Ce qui m'encourageait à me montrer digne de sa confiance et surtout de son intérêt pour ma personne...

D'autres visiteurs rejoignirent le parc en cette fin d'après midi ; les allées s'engorgeaient et une file se matérialisait devant le marchand de

glace. Avant de me rendre à la sandwicherie du quartier pour m'offrir un dîner sur le pouce, j'effectuai toujours un crochet devant la cage des macaques, attraction préférées des enfants. L'enclos faisait aussi le plein, si j'ose dire ; beaucoup de gamins accompagnés de leur mère ou de leur nounou squattaient les abords. Leurs cris d'excitation qui couvriraient presque ceux des primates enfermés, fusaient comme des appels à un atavisme longtemps commun. Peu de gènes nous séparent, selon Brinder. Ne serait-ce cette conscience devenue humaine, improbable dérive des lignées successives de grands singes. Il se montrait intarissable sur ce sujet...

Brinder était passionné par ces animaux et m'avait donné à lire des ouvrages traitant du sujet qui ne m'intéressait que parce cela lui plaisait qu'il en soit ainsi.

Je m'efforçai de lui donner satisfaction lorsqu'il m'interrogeait sans formalités sur les réflexions qu'entraîneraient forcément ces lectures. Selon moi, elles étaient réservées à des passionnés ou à des érudits. Il y avait les ouvrages de cet Autrichien, prix Nobel de physiologie ou médecine et inventeur d'une nouvelle science : l'éthologie ; Konrad Zacharias Lorenz, dont les études portaient sur le comportement sociétal animal, entre autre. Il était biologiste et aussi, m'avait murmuré le professeur, un eugéniste qui avait eu sa carte du parti NSPDA<sup>1</sup>. Je ne parvenais pas à démêler le condensé de ses propos ; il avait beaucoup d'avance sur mes connaissances qui se limitaient à celles apprises durant ma scolarité en pointillée et complétée par dix mois de formation pour devenir aide-soignante.

La Région Alsace ayant financé mon projet professionnel après que je fus venue à bout de mon épreuve de sélection auprès du Groupe hospitalier Saint Vincent à Strasbourg. J'appréciai les contreparties suscitées par mon indigence pécuniaire et par une motivation sans faille ; je me félicitai de cette réussite que je ne devais qu'à moi toute seule.

---

1. *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* : Parti ouvrier allemand national-socialiste.

Je savais que je n'arriverais jamais aux chevilles intellectuelles du professeur, mais que sa persévérance à mon égard appelait ma gratitude.

C'est pourquoi, j'exauçais ses attentes en me plongeant dans ces textes abscons dont l'intention se dérobaient face à mon défaut d'instruction. Je m'astreignais pourtant à les lire, ne serait-ce que pour enrichir mon vocabulaire.

Après avoir avalé un sandwich débordant de salade et de sauce au yaourt, il était temps de rejoindre la clinique pour ma nuit de travail...

J'étais toujours en avance.

FIN DE L'EXTRAIT

## TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

|                         |     |
|-------------------------|-----|
| Citation.....           | 4   |
| Chapitre premier.....   | 5   |
| Chapitre deuxième.....  | 15  |
| Chapitre troisième..... | 25  |
| Chapitre quatrième..... | 34  |
| Chapitre cinquième..... | 44  |
| Chapitre sixième.....   | 54  |
| Chapitre septième.....  | 63  |
| Chapitre Huitième.....  | 72  |
| Chapitre neuvième.....  | 81  |
| Chapitre dixième .....  | 91  |
| Chapitre onzième.....   | 101 |
| Chapitre douzième.....  | 111 |

|                                  |     |
|----------------------------------|-----|
| Chapitre treizième.....          | 121 |
| Chapitre quatorzième.....        | 131 |
| Chapitre quinzième.....          | 141 |
| Chapitre seizième.....           | 151 |
| Chapitre dix-septième.....       | 161 |
| Chapitre dix-huitième.....       | 170 |
| Chapitre dix-neuvième.....       | 179 |
| Chapitre vingtième .....         | 190 |
| Chapitre vingt et unième.....    | 200 |
| Chapitre vingt-deuxième.....     | 209 |
| Chapitre vingt-troisième .....   | 218 |
| Chapitre vingt-quatrième.....    | 228 |
| Chapitre vingt-cinquième.....    | 239 |
| Chapitre vingt-sixième.....      | 249 |
| Chapitre vingt-septième.....     | 258 |
| Chapitre vingt-huitième.....     | 267 |
| Chapitre vingt-neuvième.....     | 276 |
| Chapitre trentième.....          | 286 |
| Chapitre trente et unième.....   | 295 |
| Épilogue.....                    | 304 |
| À propos de l'auteur.....        | 323 |
| Ce livre vous a plu ?.....       | 328 |
| Découvrez nos autres livres..... | 329 |